

Madame de Beaumont soupira.

—Votre mariage ressemble à presque tous les mariages... Il est bien rare que l'on consulte les inclinations d'une jeune fille, pour la "pourvoir", comme on dit. J'ai connu bien des femmes mariées, et j'ai reçu bien des confidences. J'ai vu beaucoup de choses. Eh bien, la plupart de ces femmes avaient eu, ainsi que vous, des regrets, des rêves sacrifiés ! Cela s'oublie à la longue ! On s'accoutume, on s'habitue. On arrive à une sorte d'indifférence.

—A moins qu'on n'en meure ! murmura Jeanne !

—Que dis-tu là ? s'écria Andrée en la serrant dans ses bras.

—Oh ! s'il ne s'agissait que de moi, poursuivit Jeanne, avec un élan de désespoir qui fit monter des larmes à ses beaux yeux profonds, bien que le comte m'inspire une horreur insurmontable, j'aurais peut-être la force de cacher mes angoisses. Ma chair frémirait, mes yeux resteraient secs ! Seulement, en souffrant, je fais souffrir. Un autre, en cet instant, se désespère, sanglote, maudit la vie, doute de moi, de mes sentiments peut-être, croit que ma résignation ne me coûte rien ou peu de chose ! Oh ! c'est affreux !

—Dieu sait, pourtant ! murmura-t-elle plus bas, combien je l'aime ! Et que c'est pour le sauver que je me suis sacrifiée !

—Il se consolera ! répondit doucement madame de Beaumont.

—Le croyez-vous ? s'écria Jeanne toute frémissante et pâissant encore sous sa pâleur. Croyez-vous qu'il m'oubliera, qu'il cessera de m'aimer ? Oh ! je ne le veux pas !

Ce cri, si illogique en apparence, n'étonna ni la jeune fille ni la femme ayant vécu. Le cœur est ainsi fait, surtout le cœur féminin, que nous ne voulons jamais, quoique nous fassions, que ceux qui nous aiment cessent de nous aimer. Nous voulons bien renoncer à eux, mais non à leur amour, et alors que tout nous sépare d'eux, nous voudrions que rien ne les séparât de nous.

—Aimeriez-vous mieux qu'il en mourût ? demanda doucement madame de Beaumont.

—Oh ! non ! qu'il vive ! Je suis une égoïste, c'est vrai ! Qu'il m'oublie même, s'il le faut ! qu'il soit heureux ! Je voudrais pourtant qu'il sache ce que j'ai souffert, qu'il a été mon unique pensée, et ma douleur la plus cruelle dans ce cruel moment.

L'heure sonna. Les trois femmes tressaillirent à la fois. Jeanne posa la main sur son cœur.

—Il faut nous quitter, dit-elle, presque résolument. A quoi bon prolonger cette agonie, disputer les minutes ? Puis, je voudrais rester seule, un instant, pour prier !

—Adieu donc ! balbutièrent les deux femmes violemment émuës.

Elles embrassèrent à plusieurs reprises Jeanne plus froide, plus glacée qu'une statue de marbre, bien que son front fût brûlant, et se retirèrent.

Restée seule, Jeanne jeta un long regard autour d'elle, puis pénétra dans la chambre nuptiale. Le luxe de cette chambre en faisait une merveille de richesse ; mais aucun souvenir doux et riant, aucun espoir d'avenir heureux, ne s'y attachait. Dans cette grande pièce splendide, où l'or se révélait partout, Jeanne n'avait jamais souri, ni rêvé.

Pour la première fois, elle y pénétrait, le comte ayant, suivant son caractère et son système, voulu procéder seul aux

aménagements nécessités par son mariage, sous prétexte d'en réserver la surprise à sa jeune épouse ; mais, en réalité, parce que, n'écoulant et ne suivant jamais que son propre goût, il n'avait pas besoin de consulter le goût de Jeanne. Du moment où les choses plaisaient à monsieur le comte, elles devaient plaire à madame la comtesse.

Après ce regard, Jeanne s'approcha lentement d'un prie-Dieu d'ébène, placé dans un angle de la vaste pièce, s'agenouilla et pria, avec une sorte de ferveur violente. Elle avait caché sa tête dans ses mains.

Quand elle se releva, son visage était inondé de larmes, mais elle regarda encore autour d'elle, puis s'approcha comme instinctivement de la fenêtre où Robert Dauray avait les yeux fixés, tenant son revolver à la main, prêt à se faire sauter la cervelle. Elle regardait devant elle, évoquant l'image de celui qui la contemplait et qu'elle ne savait pas si près d'elle.

Tout à coup elle tressaillit, et se rejeta en arrière. Alors, fermant brusquement la fenêtre, elle se retourna, blême, faisant face à la porte par laquelle elle savait que son mari devait entrer. Elle avait entendu un bruit de pas qui se rapprochait. Le parquet de la pièce voisine avait craqué.

—C'est "lui !" balbutia-t-elle. C'est bien fini ! Mon Dieu ! protégez-moi. Donnez-moi la force...

Elle n'eut pas le temps d'achever.

V.

Le comte de Noiville, étendu sur sa chaise longue, avait entendu le bruit de pas d'Andrée et de madame de Beaumont sortant de la chambre où Jeanne devait l'attendre. La pendule marquait minuit cinq minutes.

—C'est le moment ! se dit-il. Je puis me présenter sans indiscretion.

Il se leva vivement, se jeta un coup d'œil de satisfaction, au moyen de la glace où il aimait à se mirer, et le sourire aux lèvres, après avoir promené ses doigts dans sa chevelure parfumée, il ouvrit la porte et pénétra dans le salon qu'il devait traverser pour atteindre la chambre nuptiale.

Il lui fallait nécessairement passer devant la tenture où Prosper se tenait embusqué.

Le malheureux s'avancait sans méfiance.

Le salon paraissait vide. Un profond silence régnait dans tout l'hôtel.

Le plaisir était là, à quelques pas, qui l'attendait. Mais il lui fallait traverser le salon !

Mais à peine eut-il dépassé la tenture à laquelle il tournait le dos, que l'assassin, écartant vivement les épais rideaux, se trouva debout derrière lui, le bras armé du terrible couteau que lui avait remis Désiré.

L'acier jeta un éclair sous la flamme de la bougie placée sur la cheminée en face.

Le bras levé s'abaissa et le couteau entra jusqu'à la virole, entre les deux épaules du comte de Noiville.

Cela avait été si rapide, si foudroyant, que le malheureux n'avait rien vu, rien entendu.

Il poussa un cri sourd, chancela, les mains étendues devant lui, et tourna lentement sur lui-même. Pourtant il était encore debout.

Ses yeux égarés aperçurent son assassin, et une effroyable